

Livres

Michèle Finck : “La poésie est une langue simple, absolument nécessaire et vitale”

Article réservé aux abonnés

8 minutes à lire

Anne Segal

Publié le 14/02/22



Michèle Finck, poétesse.
Photo Srebnicki

Pour l'autrice, la musique et la poésie, intimement liées, sont essentielles. Elle vient de publier “La Ballade des hommes-nuages”, un chant d'amour déchirant. Rencontre.

Michèle Finck, poétesse polyglotte – par ailleurs professeure de littérature comparée à l’université de Strasbourg, spécialisée dans la poésie européenne, essayiste, traductrice, scénariste et librettiste – vient de publier *La Ballade des hommes-nuages*, un livre bouleversant, « *cri d’amour* » pour l’homme de sa vie qui fut interné treize ans en hôpital psychiatrique. Avec délicatesse, et l’émotion nécessaire pour transfigurer cette longue nuit, elle refait le chemin de leur séparation, partageant avec le lecteur, et l’être aimé, ses interrogations sur la folie, l’amour, la folie de l’amour, comme sur ce qu’est la poésie, qu’elle recherche dans tous les arts. Plus globalement, ce « *journal-poème* », cette belle partition parlée-chantée, s’achève sur une prière, pour que celles et ceux ayant subi le traumatisme de cet enfermement soient « *compris et aimés* » : « *Sont êtres humains / N’en faites pas des proscrits / Des hors-la-vie.* »

Vous êtes née en Alsace, entre deux langues, deux cultures, entourée de livres... Avec un père universitaire et poète, tout comme vous, une profonde filiation est ainsi inscrite dans votre parcours. Poursuivez-vous également la promotion de la langue et de la culture alsaciennes qu’il défendait ?

Oui, je suis née entre deux langues, le français et l’allemand, et c’était là une expérience très féconde pour moi qui dès l’enfance voulais écrire. La filiation avec mon père, Adrien Finck, est en effet profonde. Il a cherché à défendre la langue et la culture alsaciennes et a aussi inventé avec quelques autres une écriture qu’il appelait la « *triphonie* » ou l’« *europhonie* », c’est-à-dire une façon d’écrire qui mêlait l’allemand (souvent langue principale), le français et l’alsacien. J’essaie de poursuivre ce travail à ma manière, par exemple en traduisant en français son récit *Der Sprachlose, L’homme sans langue* (à paraître aux éditions Arfuyen). Mais j’ai essayé de pousser encore autrement cette expérience du métissage des langues. Je parle six langues (français, allemand, anglais, italien, espagnol et un peu de russe), et même si j’écris en français, je me tiens en écrivant d’une certaine façon *entre* ces six langues et cultures : il y a quelques mots de ces autres langues dans mes livres, et surtout la syntaxe et la prosodie de mes poèmes sont sculptées par mon expérience des autres langues, qui travaillent dans les soubassements de mon écriture.

“Dans tous mes livres de poèmes, la musique est primordiale.”

***La Ballade des hommes-nuages* peut-elle être rapprochée de *La Ballade des pendus*, de François Villon ? Et voir en elle une sorte d’injonction à**

vos « Frères humains » de regarder d'un autre œil les « fous », pour le dire vite ?

Mon livre est avant tout un cri d'amour pour un être qui a connu l'expérience torturante des hôpitaux psychiatriques : « *Sans toi homme-nuage / C'est la vie / sans la vie.* » Cet être, que j'aime, je l'ai appelé, dans le livre, Om, parce qu'il condense aussi la condition humaine dans sa souffrance. Oui, en intitulant mon livre *La Ballade des hommes-nuages*, j'ai pensé à *La Ballade des pendus* de Villon. Comme Villon demande à ses « frères humains » d'avoir « pitié » des « pendus », mon livre demande que les êtres traumatisés par les expériences psychiatriques, que j'appelle les « hommes-nuages », soient compris et aimés. La fin du livre est scandée par le vers central : « *Pitié pour les hommes-nuages.* »

<i>MISERERE</i> (chœur <i>a cappella</i>)	
Pitié pour les hommes-nuages Qui combattent effroi aux frontières De la folie Humains Sont êtres humains N'en faites pas des proscrits Des hors-la-vie Au-delà des séjours vitaux Premier secours urgence Sauve-qui-peut accident mental Hôpitaux peuvent être lieux où devenir « Fou »	Qui tout à coup vous clouent au vide Pitié vous vouliez juste prendre le pouls De la blessure du monde qui bat en vous Pitié pour les caillots de ciel Dans vos têtes en combustion Pitié pour les pensées de suicides Qui crament sous vos fronts Les « fous » les « fous » Ils nous apprennent à désapprendre N'en faites pas des proscrits Des hors-la-vie Humains Sont êtres humains
Ô vous mes frères énigmatiques et si maigres ! Pitié pour vos cerveaux qui crient D'absolu dans la nuit spirituelle Pitié pour vos crânes lourds de savoir Qui éclairent la terre de chacun De leurs os Pitié pour vos crânes Avec de grands trous noirs Pitié pour les urines de vos rêves Répandues fertiles sur le monde Pitié pour les séismes et la lave De vos mémoires de géants Prisonnières entre les tentacules du passé Pitié pour l'amnésie l'aphasie	
259	260

Michèle Finck, «La Ballade des hommes-nuages» (extrait).
Éd. Arfuyen

« Ô Mot, toi Mot, qui me manques ! », extrait du livret de l'opéra inachevé d'Arnold Schönberg *Moïse et Aaron*, mis en exergue de votre recueil, en constitue aussi le fil rouge. En quoi la musique vous aide-t-elle dans votre écriture ? Et l'écriture de ce livre vous a-t-elle permis d'avancer dans votre quête ?

Le livre est bâti sur un jeu de contrepoint entre la quête d'une « guérison » des « hommes-nuages » et la quête d'un « mot » qui « manque ». Dans un parcours

initiatique, de catabase (descente aux enfers) en anabase (ascension mentale), le « je » part à la recherche de ce « mot » qui « manque ». Je me suis souvenue ici de la parole de Moïse à la fin de l'opéra de Schönberg *Moïse et Aaron* : « *Ô Mot, toi Mot qui me manques.* » Dans tous mes livres de poèmes, la musique est primordiale. Comme j'écris *entre* les langues, j'écris aussi *entre* poésie et musique. Celle-ci contribue à penser et à panser la douleur des « *hommes-nuages* », et la poésie trouve aux sources de la musique une force d'émotion. Car ce que je cherche surtout en poésie, c'est une émotion qui peut être retrouvée au plus près de la musique. Il me semble que si la poésie a perdu aujourd'hui une partie des lecteurs qu'elle avait autrefois, c'est qu'elle a perdu son lien originel avec la musique. Retrouver et revivifier ce lien est urgent.

“Les blancs sont autant acoustiques que visuels, et ils donnent du jeu à l'écriture et à la lecture de la partition qu'est le poème.”

Les espaces plus larges que nécessaires que vous laissez entre les mots, ou groupes de mots, peuvent surprendre. Est-ce, comme vous le dites dans un poème, « *De grands blancs pour le mot / Qui manque...* » ?

Les blancs peuvent être interprétés de multiples façons. Ils peuvent en effet être l'incarnation du « *mot* » qui « *manque* », mais ils contribuent aussi à faire entrer du vide, du souffle, du silence dans l'écriture et à la revitaliser. Les blancs sont autant acoustiques que visuels, et ils donnent du jeu à l'écriture et à la lecture de la partition qu'est le poème.

À l'émouvante déclaration d'amour adressée à celui qui s'est abîmé dans les hôpitaux psychiatriques, vous entremêlez, tout au long du recueil, la tentative de définir ce qu'est pour vous la poésie aujourd'hui, dans sa forme et sa nécessité... Pourquoi chercher à la définir ?

Je voudrais réconcilier les lecteurs avec la poésie. Il m'importe alors de dire ce qu'est la poésie pour moi. Pas du tout une langue compliquée et ornementale mais une langue simple, absolument nécessaire et vitale, qui permet de « dire » « *ce que c'est la condition humaine* » avec densité et intensité. Il s'agit pour moi non seulement d'écrire de la poésie mais aussi de vivre en poésie. Les deux sont indissociables et je souhaiterais inviter les lecteurs à vivre eux aussi en poésie, dans une expérience qui élargit la vie.

MONTER

Poésie :

Toutes les nuits je monte dans un cône très obscur, réplique exacte de la flèche de la cathédrale de Strasbourg. C'est comme si la flèche de la cathédrale s'était détachée, avait décollée et poursuivait son vol de fusée avec moi à l'intérieur de son corps de pierre.

Je monte dans la neige. Je tâtonne. Je titube. Mais je monte. Je monte dans la haute neige à pic. *Wanderer* à la verticale.

Ascension

Je monte et entends pendant toute l'ascension une formule psalmodiée âpre à mon oreille : « *Ibant obscuri sola sub nocte.* »

Chaque marche montante coïncide avec une note de la gamme chromatique.

Vers

Je monte et entends pendant toute l'ascension quelque chose comme un orchestre qui essaie de s'accorder autour du *la*. Pourquoi depuis l'enfance la tension de l'orchestre vers le *la* me ramène-t-elle toujours à ce noyau central à l'intérieur de moi : comme si les instruments cherchant le son juste cherchaient aussi le rapport juste entre la vie et la mort ?

L'

Je monte mais jamais l'orchestre ne trouve le diapason du *la*, même s'il est tout prêt de le trouver. Toujours la tension de l'oreille et du crâne est à son comble.

Étranger

Je monte je monte une échelle de Jacob mentale. Le fou chante-crie. Je ne sais plus si dans sa tête ou dans la mienne.

Je monte je monte à la recherche du mot qui manque.

En

Je monte à l'intérieur de moi. Je taille des blocs de mots à même mon cerveau.

Je cherche le mot pouvant vaincre le mal de celui qui souffre.

Le mal existe. Je monte pour l'affronter face-à-face.

Je monte je monte une échelle de Jacob mentale.

Soi

Virgile, *L'Énéide* : « *Ils allaient obscurs dans la nuit solitaire.* »

Michèle Finck, "La Ballade des hommes-nuages" (extrait).

Éd. Arfuyen

« Écrire toujours à ce point d'intersection – entre poésie et conte », dites-vous. Pourriez-vous préciser cette idée ?

La poétesse en moi, j'en suis sûre, est la même qui, enfant, aimait plus que tout les contes. Quand j'écris des poèmes, je puise aux sources de l'enfance en moi et des contes qui l'ont illuminée en lui donnant sens et destin. Dans mon premier livre de poèmes, d'ailleurs, il y a aussi des poèmes-contes, comme le « Conte de l'ouïe éblouie » qui ouvre le livre justement intitulé *L'Ouïe éblouie* (éd. Voix d'encre). La poésie, dans son alliance avec la musique et les contes, permet de vivre avec une « *ouïe éblouie* ».

La construction de votre livre est magnifiquement architecturée, mêlant différents registres de narration – poèmes longs et courts, notes de carnet, proses, paroles rapportées, parfois inspirés d'œuvres (film, chorégraphie, musique, sculpture, etc.). Comment avez-vous cheminé dans ce processus ?

Oui, il y a un lien profond entre poésie et architecture. J'essaie de construire à chaque livre une architecture, une forme originales. Cette architecture est, de livre en livre, de plus en plus ouverte. La poésie n'est pas forcément resserrée autour de quelques mots quintessenciés. Non moins que le roman, elle peut accueillir toutes les

expériences de la vie et de l'écriture : notes de carnets (ici des « carnets d'hôpitaux »), poèmes en vers et en prose, mais aussi poèmes dédiés à des œuvres d'art, à des musiques, à des films, et cette correspondance de la poésie et des arts nourrit en profondeur l'acte poétique. De même, les rythmes changent sans cesse dans le livre : poèmes longs et courts, *staccato* ou *legato*, je crois que je gagne, de livre en livre, en liberté, et cette liberté est partageable avec le lecteur qui devrait en sortir fortifié, comme je le suis moi-même.

“J'en profite pour lancer un appel : bienvenue aux télés qui voudraient montrer ce film !”

***La Momie à mi-mots*, de Laury Granier, ce court métrage tout à fait étonnant, où l'on vous trouve coscénariste et actrice, aux côtés de Carolyn Carlson, Philippe Léotard, Jean Rouch, primé qui plus est, demeure une expérience unique chez vous. Pourquoi ne pas avoir poursuivi l'aventure après un tel succès ?**

Une expérience unique mais primordiale. La poésie n'est pas forcément recluse dans les livres de poèmes. Elle peut exister aussi hors les livres, en particulier au cinéma. Ce film, *La Momie à mi-mots*, relève, comme la critique fervente l'a bien perçu, de ce que Pasolini appelait le « *cinéma de poésie* ». Cela a été une aventure passionnante de voir que certaines de nos phrases devenaient chair et étaient transmues en gestes, en chorégraphie, grâce à Carolyn Carlson qui incarne la consubstantialité de la poésie et de la danse, comme à leur manière Philippe Léotard (lui aussi poète) et Jean Rouch (souvent inspiré par la poésie) ont pu incarner la proximité de la poésie et du cinéma. Pourquoi ne pas avoir continué sur cette lancée ? En partie parce que la sortie au cinéma n'a pu être suivie d'une sortie espérée à la télévision, qui nous aurait aidés à remettre le pied à l'étrier. J'en profite pour lancer un appel : bienvenue aux télés qui voudraient montrer ce film !

Le visionnage de cette vidéo est susceptible d'entraîner un dépôt de cookies de la part de l'opérateur de la plate-forme vidéo vers laquelle vous serez dirigé(e). Compte-tenu du refus du dépôt de cookies que vous avez exprimé, afin de respecter votre choix, nous avons bloqué la lecture de cette vidéo.

Si vous souhaitez continuer et lire la vidéo, vous devez nous donner votre accord en cliquant sur le bouton ci-dessous.

[Lire la vidéo](#) [Paramétrer les cookies](#)

En tout cas, je ne cesse de chercher, dans mon écriture, des duos entre poésie et arts. Ainsi, par exemple, mon livre de poèmes d'engagement plus politique, *Poésie Shéhé* *Résistance* (éd. Le Ballet royal), a été mis en musique par le compositeur italien Gualtiero Dazzi dans son opérotorio *Boulevard de la Dordogne* (2019). Si la poésie est pour moi le centre de gravité, je suis toujours ouverte à d'autres aventures de métissages entre la poésie et les arts.

À lire

La Ballade des hommes-nuages, de Michèle Finck, éd. Arfuyen, 272 p., 18,50 €.